

navigation, telle fut la vie de nos marins pendant tout le premier mois de leur croisière.

Les glaces ne sont pas le seul inconvénient des mers boréales, il y règne aussi des brouillards épais que les navigateurs redoutent singulièrement, d'abord parce qu'ils les empêchent d'apercevoir les glaçons, ensuite parce qu'ils couvrent les cordages des navires d'une croûte de givre qui rend toute manœuvre presque impossible. Pendant une des journées brumeuses, la *Guerrière* perdit de vue ses deux compagnes, et resta en arrière. Dès ce moment, l'équipage de ce vaisseau dut se résigner à l'isolement, nécessité déplorable dans ces parages inhospitaliers, mais qui cependant n'abattit point le courage des marins français. Tandis que le vaisseau égaré revenait sur ses pas et faisait de nombreuses prises, les deux autres frégates cherchaient à aborder au Spitzberg; mais à la hauteur du 77^e. degré de latitude, elles s'aperçurent qu'il y aurait folie à s'obstiner dans ce projet: en conséquence, elles rebroussèrent chemin en se dirigeant au sud-est.

Les équipages, malgré leurs souffrances et les fatigues, n'avaient perdu ni leur gaieté, ni leurs dispositions belliqueuses; grâce au régime hygiénique prescrit par les chefs, ils avaient évité le scorbut, cette terrible maladie des régions glacées. Toutes les fois qu'un des navires capturait un baleinier bien chargé d'huile, il y avait gala à bord du bâtiment vainqueur, et nos matelots oublièrent, au bruit de leurs refrains bachiques, et leurs misères et les rigueurs du climat. Quelquefois un ours monstrueux passait près des frégates, porté sur un glaçon mouvant; alors c'était à qui abattrait l'intrépide animal, qui vendait toujours chèrement sa vie. On laissait aux officiers l'honneur de tirer les premiers, puis c'était le tour des soldats et des matelots. «A toi l'Anglais, disait un gabier facétieux.—Si je le tue, quelle fameuse redingote je vas me faire avec sa peau!» s'écriait le tireur. Le coup portait, et l'ours ne bougeait pas. Puis la chaloupe abordait le glaçon, et la petite troupe attaquant résolument la bête redoutable avec la lance et la baïonnette. C'en était assez pour alimenter les conversations des marins pendant tout le reste de la journée.

Un autre jour on signalait un navire sous vent; on laissait arriver, et quand on s'était rapproché de l'objet aperçu, on reconnaît une énorme baleine; alors un rire bruyant déridait toutes les physionomies, et chacun se défendait d'avoir été mystifié.

«C'est tout de même embêtant, disait parfois un timonier à son camarade en se soufflant dans les doigts; quelle diable d'idée a donc eue l'empereur de vous envoyer dans ce chien de pays? Passe encore si on n'y voyait que des Anglais: ça serait pas mauvais; mais toujours des ours, des baleines et ces grandes montagnes qui marchent dans la mer; même que nous avons manqué bel d'être écrasés, l'autre jour, comme une figure.

—De quoi te plains-tu? répondait l'interlocuteur en battant la semelle contre le mât d'artimon. Tu as de l'huile à gogo pour cirer tes souliers, de la graisse d'ours pour te faire pousser des cheveux là où ce qu'ils te sont tombés, et des prisonniers anglais pour te réjouir le cœur.»

Le timonier ne répliquait pas, tant il avait l'onglée aux lèvres; seulement il faisait une grimace qui voulait dire: «J'aimerais mieux qu'il fit un peu plus chaud.» L'instant d'après le marin mécontent fredonnait une chanson bretonne dans l'entre-pont.

Cependant plusieurs baleiniers anglais, effrayés par la présence de la division française dans ces parages, étaient précipitamment retournés dans leurs ports d'armement, et avaient fait savoir à l'amiralité que des vaisseaux ennemis sillonnaient la mer Glaciale, donnant la chasse aux bâtiments pêcheurs. Ils avaient raconté que la *Guerrière* avait pris près de Terre-Neuve le *William* de Greenock, et un autre vaisseau; le 25 juin, le *Dingwal* de Londres avec sa conserve; le 30 du même mois, le corsaire le *Sirius*, qui avait été livré aux flammes, et l'équipage, transporté sur un navire danois, venait d'arriver à Abergdeen. A la première nouvelle de ces pertes, le gouvernement anglais avait donné ordre à quatre bâtiments de haut-bord d'aller se joindre à la frégate anglaise chargée de protéger la pêche dans le détroit de Davis.

Pendant que la division britannique cinglait à force de voiles vers l'Islande, où elle supposait qu'elle rencontrerait nos frégates, celles-ci venaient au devant d'elle; et, chemin faisant, brûlaient des bâtiments pêcheurs, en manière de passe-tems. Un des vaisseaux rencontra la *Syrène* entre l'Islande et la côte orientale du Groënland, qui, comme on sait, est toujours bordée de vastes champs de glaces. Le capitaine Lambert, commandant de cette frégate, après s'être assuré que le navire anglais était seul, n'hésita pas à laisser arriver sur lui, bien que la *Syrène* fût moins forte et portât moins de canons. Au commandement de *brante-bas le combat!* l'équipage qui depuis le commencement de la croisière, n'avait eu affaire qu'à des vaisseaux marchands, tressaillit de joie et d'enthousiasme. Malgré le froid qui régnait encore, chacun courut à son poste avec empressement et attendit, non sans une vive impatience, l'ordre de faire parler ces canonnières si longtemps silencieuses.

Le combat, engagé d'abord de loin, devint plus sérieux et plus meurtrier vers une heure de l'après-midi. A ce moment les deux adversaires étaient à portée de pistolet et dirigeaient l'un contre l'autre un feu terrible et presque continu. Le capitaine Lambert n'avait pas besoin d'exciter l'ardeur de ses gens, qui se battaient en hommes charmés de se retrouver à pareille fête, après trois mois de menue besogne; aussi se bornait-il à leur recommander de tirer de façon à faire le plus de mal possible à l'ennemi. Les canonniers suivaient cette injonction, car presque tous les boulets portaient dans la voilure ou dans les flancs du navire anglais, tandis que l'artillerie de ce dernier faisait peu de mal à la frégate. Cependant, et malgré l'habileté du commandant fran-

çais, qui avait su jusque-là garder la position la plus avantageuse, la *Syrène* ne put éviter une bordée que l'Anglais lui envoya dans l'arrière, et qui, après avoir démonté deux des pièces de canon de retraite, tua cinq hommes dans la batterie basse et en blessa six sur les gaillards. L'instant d'après, une seconde volée coupa la drisse qui soutenait le pavillon, et le vent, emportant l'orfamme tricolore, la fit tomber dans la mer.

Le bailli de Suffren voyant choir son pavillon de la même manière, s'écria: «Couvrez le vaisseau de pavillons blancs! des pavillons blancs partout!» Le capitaine Lambert n'eut pas besoin de cette recommandation à son équipage; car, à peine nos couleurs nationales avaient-elles disparu de la corne d'artimon, que trois timoniers s'étaient élancés dans les haubans pour les remplacer. Mais, dans l'intervalle, le vaisseau anglais, croyant que la *Syrène* avait amené volontairement, s'approcha en toute confiance pour en prendre possession. Le commandant devina la méprise, et, s'armant de son porte-voix, il cria à l'équipage: «L'Anglais croit que nous voulons nous rendre; chargez à mitraille à double boulet, et apprenez-lui qui nous sommes!... Feu!» Et, tandis que le pavillon français reparaissait glorieux à sa place ordinaire, une décharge effrayable labourait les murailles du bâtiment ennemi, enfonçait sa galerie de tribord, brisait son mât de misaine, et couvrait de morts le plancher de ses batteries.

—Ah! ah! s'écria le capitaine, j'espère qu'il en a son conteur... ça lui apprendra à se tromper.

Foudroyé, anéanti, le vaisseau anglais ne riposta point, et pendant que son équipage s'occupait à relever les blessés, la frégate, évoluant avec rapidité, lui lâcha sa seconde bordée, dont l'effet ne fut pas moins désastreux pour lui. Ce fut la son coup de grâce. Le capitaine Lambert s'en aperçut; mais au moment où il allait faire manœuvrer pour achever son adversaire et s'en emparer, celui-ci, profitant de la brise, que lui était favorable, s'éloigna en toute hâte et abandonna le champ de bataille à la frégate victorieuse.

C'avait été une lutte vraiment solennelle. Les montagnes flottantes qui, durant l'action, avaient passé près des deux combattans, comme des témoins muets d'un duel à mort; le bruit du canon qui, répété par les échos des glaciers éternels du Groënland, avait troublé pendant une heure entière le silence de ces vastes solitudes, l'aspect de la mer parsemée de blocs resplendissans; la physionomie inusitée du ciel, qui voilait une couche de nuages épais et bas; au loin, la leur rougeâtre des volcans de l'Islande et ses pics neigeux qui se perdent dans les nues; tout, dans le lieu de la scène, dans le paysage environnant et à l'horizon, avait donné à ce combat un caractère à la fois singulier et grandiose. Les officiers de la frégate n'avaient pu se défendre, au moment du branle-bas, d'une espèce d'émotion superstitieuse, tant le théâtre sur lequel ils allaient exercer leur bravoure leur semblait extraordinaire.

La *Revanche* n'avait pas été aussi heureuse que la *Syrène*. Pressée par les trois autres bâtiments ennemis, elle avait dû prendre chasse devant eux et forcer de voiles pour ne pas être obligée de se défendre contre des forces si supérieures.

Le capitaine Lambert avait vaincu; mais il lui restait une épreuve bien plus terrible, bien bien plus dangereuse à soutenir.

Le vent était devenu plus fort et la mer plus houleuse. C'était le commencement d'une de ces tempêtes qui éclatent si brusquement dans les mers polaires. Les glaces, détachées des côtes du Groënland, dérivèrent rapidement vers le Nord. Le front du commandant s'assombrit en les voyant s'amoncèler à quelque distance et former une barrière qui, de loin, semblait impénétrable. En moins d'une demi-heure, l'ouragan fut dans toute sa force. Jamais, depuis le commencement de l'expédition, nos marins n'avaient vu l'Océan arctique aussi profondément bouleversé; jamais la frégate n'avait éprouvé des secousses aussi violentes, des chocs aussi rudes, ni aussi multipliés. Le capitaine comprit que toutes les ressources de la science nautique étaient inutiles dans un pareil moment. Seulement, il s'appliqua à résister autant que possible à l'action du vent, qui poussait le bâtiment vers le mur de glace formé dans le Nord; mais ses efforts furent inutiles. La *Syrène* approchait irrésistiblement de la terrible barrière, et il n'était plus possible de l'arrêter. Dans cette cruelle position, que faire? Se laisser aller au caprice de l'ouragan? ce serait s'exposer à être ballotté et écrasé en détail par les glaces. Il n'y avait qu'un parti à prendre: c'était de chercher à se frayer par la force un passage au travers de l'obstacle qui apparaissait menaçant à l'horizon. De toute manière la frégate devait se briser; mais en forçant le passage, il y avait chance pour elle d'écartier les glaçons et de se trouver dans un espace libre. Le commandant prend aussitôt une résolution désespérée; il fait mettre toutes voiles dehors, à la grande surprise de l'équipage, et ordonne de laisser arriver contre le rempart d'îles flottantes. Ce fut pour tous les gens de la frégate un moment d'ineffable anxiété, de terreur indicible. Ces mêmes hommes qui s'étaient réjouis d'entrer en lutte avec un vaisseau plus fort que le leur, pâlissaient au moment d'engager un nouveau combat: c'est qu'il s'agissait maintenant de recevoir la mort froidement et de la main d'un ennemi avec qui il fallait se mesurer sans espérance de gloire alors même que le succès eût été probable.

Cette angoisse dura dix minutes; la frégate, poussée par le souffle impétueux du vent qui s'engouffrait dans sa voilure, avait rasé la surface des floes avec la rapidité de l'hirondelle, et avait dépassé les premiers glaçons. Un craquement formidable se fit entendre, et le navire trembla depuis la cale jusqu'à la cime des mâts; le beaupré et l'avant étaient fracassés; mais la première ligne de montagnes était franchie. Alors commença la plus étrange